

---

# SERMON III.

LA PAIX DE DIEU.

---

SERMON SUR JEAN XIV, 27.

---

*Je vous laisse la paix ; je vous donne ma paix ;  
je ne la donne pas comme le monde la donne.*

---

**M**ES F., Si tous les traits de la vie du Sauveur excitent l'intérêt, l'admiration ; il y a dans les scènes qui la terminent quelque chose de plus auguste encore et de plus attendrissant. On y respire je ne sais quel charme de tendresse et de mélancolie. En repassant ses derniers entretiens avec ses disciples, on croit lire dans ce cœur qu'animoit la charité : il semble qu'on entende les accens de cette voix céleste, organe de l'amour divin, d'un amour qui alloit consommer son sacrifice. Tel entouré de ses enfans éper-

du, un père que la mort va bientôt séparer d'eux, emploie à calmer leur douleur, les plus douces expressions de la tendresse. Il s'efforce de relever leur âme par les consolations, les espérances qu'il leur présente, et par la perspective d'une éternelle réunion. Il se plaît à leur rappeler l'éducation pieuse qu'il leur a donnée, les principes de vertu qu'il a gravés dans leur âme. Il tourne leurs regards vers ce Dieu qu'il leur a fait connoître, à la garde duquel il les confie; et n'eût-il à leur laisser *ni or, ni argent*, il croiroit leur transmettre un assez riche héritage.

Mais qu'elles sont foibles ces comparaisons tirées des objets humains? Quel amour égala celui de Jésus? Quelles consolations furent semblables aux siennes? Quel père a jamais pu dire à ses enfans : *Je vous laisse la paix : je vous donne ma paix ; je ne vous la donne pas comme le monde la donne?* Méditons, chrétiens, ces belles paroles; elles doivent être en harmonie avec nos sentimens. Nous aimons à nous retracer les magnifiques promesses que fit le Sauveur à ses disciples, et dans leur personne, à tous les membres de l'église. Nous aimons à nous occuper de cette paix, le plus puissant attrait de la religion, la plus belle récompense du chrétien, et que Jésus

annonçoit aux apôtres avec tant de solennité. Je me propose d'en examiner avec vous la nature et l'excellence. Puissé-je, avec le secours de la grâce, vous en faire sentir le prix, en réveiller le désir dans vos âmes. Ainsi soit-il.

I. Le mot de *paix* exprimoit chez les Juifs la réunion de tous les biens. *La paix soit avec vous* ; c'est ainsi qu'ils se saluoient les uns les autres. Dans notre texte, Jésus entend quelque chose de plus particulier, comme l'indique assez cette expression, *ma paix*. Il entend la paix de l'âme, ce calme délicieux qui la fait jouir d'elle-même et de tous les objets, qui fut le but de l'ambition des anciens sages, après lequel tous les hommes soupiraient, qu'ils se proposent confusément pour terme de leurs efforts, alors même qu'ils s'en éloignent.

La paix du Seigneur est quelque chose de plus encore ; mais, pour vous en faire connoître la nature, je ne trouve point d'expression. Elle a un caractère tout céleste et tout divin qu'on ne sauroit décrire. C'est cette *paix de Dieu qui surpasse toute intelligence* (1). On peut dire cependant qu'elle se compose de trois élémens nécessaires, paix avec Dieu, paix avec les hommes, paix avec nous-mêmes.

(1) Philipp. IV, 7.

Et d'abord, il n'est pas besoin de prouver que pour jouir du calme, il faut avoir *la paix avec Dieu*; il faut avoir l'heureux droit de considérer comme un père le Créateur de l'univers. Eh ! quelle tranquillité goûteroit celui qui ne peut songer sans crainte à ce Dieu dont la présence nous environne, que tout nous rappelle, fût-ce malgré nous-mêmes ! Celui qui, dans cette Providence dont la main puissante se joue de nos projets et de nos efforts, ne voit qu'une destinée inflexible, un pouvoir ennemi qui l'enveloppe, auquel il ne sauroit se soustraire ! Celui qui dans l'arbitre souverain ne voit qu'un maître irrité, et dans le roi des siècles, dans le dispensateur de l'éternité, un juge menaçant et terrible ! Ah ! c'est une grande vérité qu'exprime l'Écriture quand elle dit : *Il n'y a point de paix pour le méchant* (1). Le remords est le vrai principe de l'agitation : c'est un aiguillon empoisonné dont la blessure s'envenime toujours davantage : il nourrit dans l'âme une fermentation sourde et douloureuse qui portée à son dernier terme, devient angoisse, terreur, désespoir. C'est elle que les anciens dépeignoient avec énergie, en disant de celui qui l'éprouvoit : Qu'il étoit poursuivi par les furies.

(1) Es. XLVIII, 22.

J'ai dit encore, *paix avec les autres hommes.* Les relations que nous soutenons avec eux influent puissamment sur notre existence. Appelés sans cesse à communiquer ensemble, nous avons besoin d'en être aimés, et surtout de les aimer nous-mêmes. Nous avons besoin de faire avec eux un échange de sentimens et de services. L'envie, l'animosité, le ressentiment, les passions qui nous en séparent, ou nous arment contre eux agitent péniblement notre âme. La seule pensée d'un ennemi en trouble l'harmonie ; sa rencontre nous émeut ; la vue de sa demeure flétrit pour nous le plus riant paysage ; d'où il suit nécessairement que s'il n'est pas toujours en notre pouvoir de n'inspirer aucun sentiment d'aversion, de haine, il faut du moins en préserver notre cœur pour goûter quelque repos. Il faut plus encore ; il faut étendre à ceux-même qui nous haïssent, une disposition de bienveillance, et ne les envisager qu'à travers un voile d'indulgence et d'amour.

Je dis enfin, *paix avec soi-même.* Pour vivre en repos, il faut être libre de passions. L'âme ou elles règnent est une mer en tourmente, un pays déchiré par une guerre intestine. En proie à mille souhaits opposés, à mille mouvemens, à mille résolutions contraires, celui qu'agitent les passions

sent se combattre au dedans de lui la raison et les sens, les désirs et la conscience. Il ne sait souvent ni ce qu'il veut ni ce qu'il doit faire. L'incertitude, la perplexité, la fièvre de l'attente, l'ardeur des désirs, le passé, l'avenir, la crainte, l'espérance, le balancent, l'agitent, le brisent, comme l'infortuné qui est le jouet des flots.

Maintenant, chrétiens, vous pouvez vous faire une idée de cette paix dont parle Jésus. Mais pourquoi l'appelle-t-il *sa paix*? Parce que lui seul peut la donner.

Il est *le Prince de la paix*; le *Médiateur* qui réconcilie le ciel avec la terre. Il rassure l'homme tremblant; il le prend dans ses bras pour le replacer dans le sein de son Père céleste, et par le sacrifice de son sang, par cette grande expiation qu'il a faite pour le genre humain, par sa pureté divine dont le mérite se répand sur nous, il désarme la justice souveraine. Lui seul peut calmer le trouble d'une âme qui se voit elle-même, et qu'effraie son indignité. Lui seul peut faire entendre au coupable cette voix majestueuse et consolante : *Allez en paix; vos péchés vous sont pardonnés* (1).

Mais il y a plus, et cette union qu'il rétablit

(1) Luc VIII, 48. 50.

entre nous et notre Dieu , devient encore le principe de notre union avec les autres hommes. Hélas ! pour les aimer ces hommes , pour les aimer d'une manière constante, pour n'être jamais aigri par leurs mauvais procédés, dégoûté par leurs vices, lassé par leurs inconséquences, il faut les aimer en Dieu ; il faut leur prêter les couleurs aimables de la charité ; il faut surtout, car c'est là l'idée sublime et touchante qui peut ennoblir et relever le plus vil, le plus dégradé des humains , il faut voir en eux une âme qui fut formée pour Dieu, une âme que son *Fils* est venu *chercher*, pour laquelle il n'a point craint de répandre tout son sang. Et voilà précisément ce que le Sauveur exige : *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés* (1). C'est ainsi qu'il fait régner entre nous et les autres hommes une divine harmonie que l'injustice, l'ingratitude, les outrages ne sauroient plus altérer, au moins dans notre âme. C'est ainsi qu'il nous unit à nos frères par un lien sacré qu'eux-mêmes n'ont plus le pouvoir de rompre.

Enfin, il nous met en paix avec nous-mêmes, parce qu'il nous affranchit de l'esclavage des passions. Il nous apprend l'art d'en triompher,

(1) Jean XIII, 34.

ou plutôt il les purifie. Comme il en règle le cours, comme il en dirige l'essor, il leur ôte ce caractère d'inquiétude, d'agitation, de trouble qu'elles contractoient par le vice de leur objet. Il rétablit entre l'âme et les sens, la chair et l'esprit, l'équilibre qu'avoit détruit le péché. C'est ainsi qu'il a pu dire sous tous les rapports : *Je vous donne ma paix.*

II. S'il ajoute : *Je ne la donne pas comme le monde la donne* ; s'il rapproche pour un instant deux choses si différentes en nature et en valeur, ce n'est pas sans raison. C'est que le prix d'un bien se relève à nos yeux par son contraste. Développons cette belle opposition ; suivons la route que Jésus nous trace, et voyons quelle est cette paix que le monde peut donner.

Parlerai-je de cette fausse paix que l'on cherche dans ces dissipations, ces fêtes, auxquelles on attribue le pouvoir d'éteindre la pointe des douleurs ou du remords ? Mais c'est de l'étourdissement et non pas un calme véritable. C'est un palliatif insuffisant pour guérir le mal, et qui se borne à tromper quelques instans l'inquiétude du malade. Ces ressources d'ailleurs n'ont pas toujours une égale influence. On ne peut pas toujours se fuir ou s'abuser soi-même. On ne peut pas toujours oublier ce que l'on porte au dedans

de soi, les blessures du cœur et de la conscience. Combien de fois, au milieu du tumulte du monde et des scènes bruyantes de la joie, la douleur assoupie se réveille et nous perce d'un trait plus aigu ! Combien de fois l'objet qu'on éloignoit, se place devant les yeux, tel qu'un fantôme rendu plus effrayant par le contraste des jeux et de la gaîté ! Combien de fois le coupable, au milieu d'un festin, voit le glaive suspendu sur sa tête, ou la main qui écrit sur le mur ! Et quand il seroit vrai que la sensibilité pût se détruire à force d'être comprimée, qu'à force d'étouffer la voix de la conscience, on parvînt à lui imposer silence, qu'à force de se nourrir de sophismes, on parvînt à se faire une véritable illusion, et à vivre dans la sécurité, appellerez-vous donc paix et tranquillité, cette insensibilité de la gangrène, cette tranquillité de la mort ? Quelle sécurité, juste ciel, qui naît de l'excès même du crime ! Quel repos, quel léthargique sommeil dont le pécheur ne se réveillera qu'en tombant entre les mains du Dieu vivant, à la voix de son Juge, au bruit des portes de l'abîme ! O Dieu ! si nous avons le malheur de t'offenser, préserve-nous du moins de cette affreuse paix de l'impie. Que le trouble de notre cœur ne nous permette pas de vivre loin de toi ; qu'il nous presse, qu'il nous force de

nous en rapprocher; qu'il nous ramène à tes pieds.

Quel contraste, M. F., entre cette paix d'erreur, de mensonge, d'endurcissement, et la paix de Jésus! Divine paix! elle est fondée, non sur l'oubli et la fuite de soi-même, mais sur le témoignage de la conscience, sur un examen attentif, sur une connoissance approfondie de son propre cœur. Le chrétien ne la tire pas des objets extérieurs; il la puise au fond de son âme. Il y trouve, non pas une vertu sans tache, mais des intentions pures, des efforts sincères, un humble repentir qui l'autorise à s'appliquer par la foi le sacrifice de son Rédempteur, à se reposer sur les miséricordes divines, à croire qu'il a été lavé, qu'il a été sanctifié, qu'il a été justifié au nom du Seigneur Jésus, et par l'Esprit de notre Dieu (1). Sa tranquillité a pour base les promesses et les perfections de Dieu même: elle a pour aliment, la vérité, la lumière: elle a quelque chose de profond, d'intime, dont le charme est inexprimable. Il en jouit d'autant mieux qu'il est plus avec lui-même: il craint les scènes tumultueuses du siècle qui l'empêcheroient d'entendre cette douce voix qui dit à son cœur: Qu'il est enfant de Dieu (2).

(1) 1 Cor. VI, 11.

(2) Rom. VIII, 16.

Qu'entendez-vous encore par la paix du monde? Est-ce la jouissance de ses biens, le contentement des passions, l'accomplissement des désirs? Mais d'abord, n'est-ce pas une vérité triviale que le monde est un maître ingrat, capricieux, inconsistant, qui ne donne pas toujours de salaire à celui qui le sert? Cette société où vous ne rencontrez que des visages rians et des bouches flatteuses qui semblent exprimer des vœux pour le succès de vos desseins, n'est souvent qu'une arène, vous le savez assez, un champ de bataille où l'on se heurte, où l'on s'attaque, où l'on se combat, secrètement, à découvert, avec les armes de la ruse, quelquefois avec celle de la force, où l'on se dispute avec acharnement des avantages auxquels tous aspirent, auxquels tous prétendent, et qui ne peuvent appartenir à tous. — Je veux cependant que vous soyez assez heureux pour l'emporter dans cette lutte, pour recevoir le prix des mains de la fortune, de la vanité, de la gloire, en serez-vous plus tranquilles? il est probable, il est presque assuré que vous le serez beaucoup moins. Le propre de tous les biens de la terre, en nous attachant davantage à cette terre, foyer d'agitation et de trouble; c'est d'accroître nos émotions, nos perplexités. L'effet naturel des succès n'est pas seulement d'exciter l'envie qui

trouve bientôt l'occasion de nous faire sentir sa morsure ; ces mêmes succès aiguissent notre sensibilité, notre amour-propre, notre ambition. Ah ! ce n'est pas en buvant dans la coupe des passions que nous pouvons étancher notre soif ; elle s'en irrite davantage. Jetez les yeux sur cet homme qui poursuit la fortune : son but est d'assurer le repos, le bien-être de sa vieillesse, de pourvoir à l'établissement de sa famille ; voilà tout ce qu'il se propose. Les mois, les années s'écoulent ; il atteint le terme fixé par lui-même ; vous pensez sans doute qu'il va se reposer. Non ; il travaille sans relâche ; il travaille encore ; il travaillera toujours, jusqu'à ce que la mort le surprenne et l'arrête ; il mourra sans avoir joui. J'en pourrais dire autant de toutes les passions qui ont pour objet des avantages temporels : plus on acquiert, plus on veut acquérir ; plus on avance, plus on veut avancer. — Mais quand il seroit vrai que ces avantages pussent nous donner quelque tranquillité ; quand on seroit à l'abri des dangers et des malheurs qui suivent l'abus qu'on en peut faire, ne voyez-vous pas combien cette tranquillité est fragile ? Et comment la seule idée de l'instabilité des choses humaines ne jetteroit-elle pas le trouble dans l'âme ? Quoi ! votre cœur se repose sur des biens qui peuvent

prendre des ailes et s'envoler ; sur ces enfans que la mort peut frapper sans défense dans votre sein ; sur cette réputation que la calomnie , ou la seule inconstance du public peut flétrir , altérer ; sur ces forces , ces talens , qu'une maladie peut vous ravir ; sur cette jeunesse , sur cette beauté qui passe comme une fleur , et s'évanouit comme une ombre ! Ignorez-vous donc que par une loi générale les jours de l'homme sont tissés de plaisir et de douleur ; que la félicité et l'infortune se succèdent pour lui tour-à-tour comme le jour et la nuit ? Hélas ! il n'est aucun enfant d'Adam qui voie long-temps un ciel sans nuage. Ces instans où vous souriez seront suivis de larmes , et le moment de votre plus profonde sécurité est le moment même où le danger vous menace.

O que la paix de Jésus est plus réelle et plus durable ! Elle tient de Celui dont elle émane un calme inaltérable et divin : descendue du ciel , elle porte l'empreinte de ces régions fortunées. Pour apaiser nos agitations , le Seigneur remonte à leur source. Elles naissent de l'inquiétude de notre cœur toujours occupé et toujours vide. Elles naissent de la vicissitude des événemens humains. Il apaise cette inquiétude. Il nous affranchit de l'influence des événemens. Il remplit notre cœur et le dégage en même temps. Il le remplit de

Dieu et le dégage des objets terrestres. Il le rend tranquille parce qu'il le rend heureux. Il le préserve des passions par une passion plus noble. Il éteint l'ardeur de ses désirs, en allumant en lui de plus nobles désirs. Il le détache des petits intérêts de la terre, en l'occupant des grands intérêts de l'éternité. Ainsi le calme se répand dans une âme, à mesure que Jésus y rétablit son empire. Le chrétien boit à la source de ces eaux vives qui seules désaltèrent, de ces eaux jaillissantes en vie éternelle, dont le Sauveur disoit : *Celui qui en boit n'aura plus soif* (1); et ce qui met le dernier trait, le comble à son bonheur, c'est la certitude qu'il ne peut lui être enlevé : *Je suis assuré*, dit Saint Paul, *que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni ce qu'il y a de plus élevé, ni ce qu'il y a de plus bas, ni aucune autre chose ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu nous a témoigné par Jésus-Christ* (2).

Mais la raison, la philosophie, direz-vous. Examinons ce que peuvent pour l'homme cette raison, cette philosophie dont le monde fait tant de bruit.

(1) Jean IV, 14.

(2) Rom. VIII, 38. 39.

Si par-là j'entendois cette triste, cette abominable doctrine qui concentre dans cette vie toute notre existence, j'aurois trop d'avantage ; il me seroit trop aisé de vous montrer que loin de nous donner la paix, elle produit un effet tout contraire en donnant plus d'activité à nos passions qui n'ont qu'un instant pour jouir, et plus d'amertume à nos douleurs qui demeurent sans compensation.

Ne parlons ici que des lumières véritables, des secours réels que l'homme peut tirer de la raison, de la sagesse humaine. Elle lui apprendra, direz-vous, à vaincre ses passions. A vaincre ses passions ! Voilà un grand mot ; mais chaque passion n'a-t-elle pas aussi sa raison, ses prétextes, ses sophismes, ses argumens ? Tous les fils des hommes n'ont-ils pas appris à se faire un rempart dans leurs égaremens, de cette raison même qui devoit les en préserver ? *Dieu a créé l'homme droit, mais ils ont cherché beaucoup de discours* (1). Essayez de dissuader cet ambitieux d'une entreprise imprudente, ce jeune homme d'une alliance qui ne lui convient pas, et vous verrez s'ils manquent de raisons à vous alléguer. De froides discussions peuvent-elles désenchanter la perspec-

(1) Ecclés. VIII, 29.

tive qui nous séduit, effacer ces vives couleurs que lui prêtent une imagination brûlante, un cœur passionné ? Et quand la raison viendrait à bout de nous montrer les objets sous leur vrai point de vue, que mettra-t-elle à leur place ? Quelle force, quelle nourriture donnera-t-elle à cette âme qui a *faim et soif* de bonheur et de justice ? C'est une vérité déplorable, mais certaine. La raison humaine est puissante pour détruire, et non pour créer ; pour désorganiser, et non pour établir. *Elle me déloge*, disoit un ancien, *mais elle ne me loge point*. En nous faisant voir les hommes tels qu'ils sont, leurs foiblesses, leurs trayers, leur égoïsme, elle ne nous inspirera pas pour eux une affection plus tendre. En nous faisant gémir sur notre impuissance, elle ne nous fortifiera pas. En nous éclairant sur la laideur du vice, en nous montrant un Dieu juste et saint, elle ne réussira pas à calmer les alarmes de la conscience. Et dans nos peines, quelle consolation nous assurera-t-elle ? Il est aisé, je le sais, d'en tirer de sages leçons dans les malheurs d'autrui ; mais, hélas ! quand nous souffrons nous-mêmes, c'est un instrument qui cesse d'être d'accord : les sens et l'imagination lui communiquent leur trouble. Il faut d'ailleurs que les remèdes aient quelque rapport avec le mal : or, c'est

le cœur qui ressent les peines , et la raison ne dit rien au cœur ; il faut se commander à soi-même pour mettre en pratique ses leçons. Cette contrainte est une peine de plus ; la nature toute seule , en épuisant la douleur par des larmes et des plaintes , soulageroit plus réellement.

Ah ! pour entendre un langage qui soit en accord avec notre âme , il faut aller à Jésus. Lui seul nous donne la force qui nous manque. Lui seul peut nous dire : *Ma grâce vous suffit ; elle s'accomplira dans votre infirmité* (1). Lui seul répand sur nos blessures un baume adoucissant. A nos sentimens amers il oppose les sentimens les plus doux ; à nos craintes , des espérances ; à nos pertes , des compensations , des compensations éternelles , des compensations infinies. Fondée sur une raison plus sublime , la paix qu'il donne est toute de sentiment. Elle tient à l'idée d'un Dieu puissant et bon , d'un Dieu qui dirige tout , et qui est notre père , d'un Dieu qui nous a donné son Fils , et qui nous donnera toutes choses avec lui (2). C'est la douce sécurité de l'enfant porté dans le sein maternel. Elle garde l'esprit et le cœur du fidèle , suivant l'expression de l'Écriture (3) Est-il exposé à

(1) 2 Cor. XII, 9.

(2) Rom. VIII, 32.

(3) Philipp. IV, 7.

quelque danger ? Il n'a qu'à prononcer ces mots : il ne peut rien arriver sans la permission du Seigneur ; et son trouble s'apaise comme par enchantement. Est-il dans l'affliction ? Il dit : c'est la volonté de Dieu ; et dans cette seule idée il y a pour le chrétien une force inexprimable de consolation. Ainsi, M. F., tandis que la raison ne peut donner une ombre, une apparence de tranquillité, que par effort, par un effort pénible, la paix de Jésus est le repos du cœur. Le fidèle se laisse aller, il s'abandonne entre les mains de Dieu ; il seroit calme au fond de l'abîme : *Quand il me tueroit, s'écrioit Job, je ne laisserois pas d'espérer en lui* (1). Quelle douceur exquise dans le sentiment que ces mots expriment !

Cette paix de Dieu que nous avons essayé de vous dépeindre, Jésus la répandit dans l'âme des Apôtres. Lisez leurs écrits. On y trouve non-seulement le langage d'une constance simple et sans effort, mais l'expression du calme et d'une douce joie. Voilà ce qui les soutint dans toutes les situations de la vie. Faut-il en supporter les vicissitudes ? *J'ai appris, dit Saint-Paul, à être content de l'état où je me trouve. Je puis tout en Christ qui me fortifie* (2). Faut-il s'élever au-des-

(1) Job XIII, 15.

(2) Philipp. IV, 11. 15.

sus des jugemens humains? *C'est le Seigneur qui me jugera* (1). Faut-il affronter les tourmens? *Ils se réjouissent d'être trouvés dignes de souffrir pour Jésus* (2). Faut-il braver la mort, et passer dans l'éternité sans crainte? La mort leur paroît *un gain* (3). *Il n'y a point de crainte dans la charité*, nous disent-ils (4). Cette sérénité distingua les enfans de l'église naissante; ils la conservèrent jusque sur les échafauds et les bûchers; elle changea pour eux les supplices en triomphes. Tel fut l'attrait de cette paix de Dieu qui brilla sur le front des anciens fidèles, que leurs persécuteurs eux-mêmes ne purent résister aux charmes d'une religion si divine, tout entourée qu'elle étoit, d'opprobres et de tortures. C'est ainsi que le sang des martyrs devint la semence des chrétiens.

Heureux, heureux, M. C. F., ceux qui jouirent de cette paix qui fit descendre le ciel sur la terre! Hélas! elle devoit être notre partage, comme celui des premiers disciples; mais la connaissons-nous? Ces promesses de Jésus mourant, faites à tous ceux qui croiroient en lui, en trouvons-nous en nous-mêmes l'accomplissement? Accablante question à laquelle on ne peut répondre sans confusion, sans douleur?

(1) 1 Cor. IV, 4.

(2) Act. V, 41.

(3) Philipp. I, 21.

(4) 1 Jean IV, 18.

J'aime à le penser , quelques-uns d'entre nous ne sont pas étrangers à cette paix du Seigneur , et aux sentimens qu'elle inspire. Quelques-uns d'entre nous ont trouvé dans leur cœur de quoi comprendre ce que j'ai dit à cet égard. Cependant la possédons-nous cette paix ? Est-il beaucoup d'hommes parmi nous qui la possèdent, je ne dis pas, entière , maltérable, pure , telle qu'en jouissent les bienheureux , mais telle qu'on peut la goûter dans cette vallée de larmes , et dans cette chair fragile ? Est-il beaucoup d'hommes qui puissent dire que leur cœur est vraiment tranquille ; et que si les événemens de la vie émeuvent quelquefois leurs sens, ils ne sauroient troubler le fond de leur âme ?

Et pourquoi donc n'habite-t-elle plus dans l'église , cette divine paix de Jésus ? L'a-t-il retirée à lui ? N'est-il plus le même ? Non ; non , il est toujours fidèle à ses promesses. C'est nous , c'est nous seuls qu'il faut accuser. Si nous ne jouissons pas de la paix, c'est parce que nous ne la cherchons pas où elle est ; parce que nous ne la demandons pas à celui qui peut la donner.

Les uns en se disant membres de son église , en se montrant quelquefois dans ces temples et à la table sainte , bornent là presque toute leur

piété. Ils n'ont pas recours à Jésus du fond de leur cœur. Ils ne s'unissent pas à lui. Le divin Rédempteur des hommes n'est pour eux que le fondateur de la religion qu'ils professent. Ils n'ont jamais conçu ce système admirable et profond de l'Évangile, cette grande idée d'un Dieu qui a livré son Fils pour le salut des coupables, cette grande idée d'un Sauveur qui a souffert, qui s'est immolé pour nous, et qui, par la même voie d'épreuves et de patience qu'il a suivie, nous appelle à partager sa gloire. Ils n'ont pas, empreinte dans leur âme, cette grande idée d'un Dieu Sauveur, qui seule, dans une vie si misérable, peut nous disposer à goûter la paix; qui peut seule ôter leur aiguillon aux remords, aux inquiétudes, aux souffrances, charmer les sacrifices et les douleurs. Ainsi ne cherchant la paix qu'en eux-mêmes ou dans les objets du monde, les hommes dont je parle demeurent en proie à toutes les incertitudes de leur esprit, à tous les caprices de leur cœur, à tous les troubles de leur imagination, à tous les orages de la vie.

Les autres sont moins étrangers aux idées de la foi; mais ils ne s'en pénètrent pas assez. Ils viennent à leur adorable Sauveur; mais ils ne s'en approchent pas assez. Ils ne s'en approchent

pas avec ce profond sentiment de ses bienfaits, avec cette foi vive qui nous unit à lui, qui fait que *ce n'est plus nous qui vivons, mais Jésus-Christ qui vit en nous* (1). Ils connoissent les sentimens de la piété; ils y cherchent même des ressources au jour de l'affliction; mais ce n'est pas avec l'entier abandon qu'elle exige : ce n'est pas avec cet amour filial, avec cette humble confiance qui nous *obtient la grâce de demeurer fermes*, qui fait que *l'affliction produit pour nous la patience; la patience, l'épreuve; et l'épreuve, l'espérance, l'espérance de la gloire de Dieu, une espérance qui ne confond point* (2). Ils respectent les décrets de la Providence; mais hélas! cela veut dire seulement qu'ils n'osent pas la blasphémer : ils ne les adorent point ces décrets par la soumission de l'esprit : ils ne les acceptent point par celle du cœur. Ainsi leur tranquillité demeure imparfaite, parce que leur foi n'est pas affermie, et que leur résignation n'est pas entière.

Eh quoi ! Mon cher Frère, votre cœur s'aigrit dans l'épreuve ! Vous vous débattiez dans les mains de votre Dieu ! Vous lui disputez ses droits ! Vous contestez avec lui sur ce qu'il veut faire de vous ; et vous vous plaignez de ne pas

(1) Gal. II, 20.

(2) Rom. V, 2—5.

goûter la paix ! En est-il donc pour la créature dont la volonté ne s'accorde pas avec celle de son Créateur ? Vous ne pouvez, dites-vous, surmonter ces mouvemens de la nature ; mais l'avez-vous essayé ? Prosterné devant le Seigneur, lui avez-vous offert, sinon votre soumission, au moins le désir de vous soumettre ? Lui avez-vous offert le sacrifice de vos répugnances, de ces craintes, de ces angoisses, de ces agitations que vous éprouvez ? Lui avez-vous dit, comme votre Maître : *Que ta volonté soit faite* ? Voilà le premier pas qu'il attendoit de vous. Alors il seroit venu à votre secours : il vous eût donné le sentiment de sa paix ; mais elle ne peut descendre, cette paix dans une âme qui se plaît à nourrir des principes de trouble. Ah ! renoncez au titre de chrétien, ou cessez de priver la religion de son plus beau privilège. Cessez de la rendre responsable des offenses que vous lui faites, et de la dépouiller, aux yeux des mondains, de son charme le plus touchant.

Ici, M. F., un sentiment de mélancolie oppresse mon cœur. Je jette les yeux sur cette assemblée, et je me dis à moi-même : combien de cœurs qui soupirent ! Où est l'homme satisfait de son sort qui voit s'écouler sans tristesse et sans alarme une seule de ses journées ? Et le

temps qui leur reste s'écoulera-t-il donc aussi dans cette anxiété, dans cette fatigue de projets, de désirs, de craintes et d'espérances? Que d'accidens divers auxquels ils seront exposés! Que d'épreuves les attendent peut-être! Et ne seront-ils point soutenus, o mon Dieu, par le sentiment de ta paix? de ta paix qui change la tristesse en joie, et l'amertume en douceur!

M. C. F., ne goûterons-nous jamais le plus précieux don de Jésus? Ne nous prévaudrons-nous jamais du plus précieux legs qu'il ait fait à ses disciples? N'avez-vous pas assez éprouvé que le monde est un roseau cassé, que la paix du monde est fausse et trompeuse? N'est-il pas temps d'être désabusés? Voulez-vous passer votre vie à changer de vanité, à sortir d'un égarement pour tomber dans un autre, à vous *promener parmi ce qui n'a que l'apparence* (1)? Voulez-vous attendre que vos yeux soient aveuglés pour toujours, que les objets périssables aient usé votre cœur, endurci votre âme, vous aient rendus inhabiles pour le ciel, incapables de chercher une félicité plus réelle et plus pure? Ah! ne différez plus. Venez à Celui qui ne trompe point. Ecoutez cette voix qu'il vous adresse, et

(1) Ps, XXXIX, 7,

qui semble retentir sous ces voûtes, cette voix si bien faite pour les enfans d'Adam : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, chargés, et je vous soulagerai* (1).

O mon Sauveur, fais naître toi-même le désir de ta paix chez ces chrétiens qui t'appartiennent; qui furent marqués de ton sceau, qui sont de ton bercail, qui te reconnoissent encore pour leur Maître. Excite en eux ces mouvemens que toi seul peux produire, une foi vive, une soumission sans réserve, un amour sans partage.

O Dieu de paix! Qu'ils forment avec toi cette union parfaite à laquelle seule le repos de l'âme est attaché. Que toutes les fois qu'ils s'approcheront de toi, ils entendent au fond de leur cœur cette voix céleste : *je vous laisse la paix, je vous donne ma paix*, et qu'ils en fassent la douce expérience dans toute la suite de leur vie, jusqu'au moment fortuné qui doit nous réunir à toi dans le séjour de l'éternelle paix. Amen.

(1) Matt, XI, 28,